

Zeitschrift: Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA
Herausgeber: Vereinigung für Angewandte Linguistik in der Schweiz = Association suisse de linguistique appliquée
Band: - (2011)
Heft: 93: Sprachkompetenzen in Ausbildung und Beruf : Übergänge und Transformation. Band 1 = Les compétences langagières dans la formation et dans la vie professionnelle : transitions et transformations. Volume 1

Buchbesprechung: Compte rendu

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Compte rendu

Schneuwly Bernard & Dolz Joaquim (2009).

Des objets enseignés en classe de français. Le travail de l'enseignant sur la rédaction de textes argumentatifs et sur la subordonnée relative.

Rennes (Presses Universitaires de Rennes, collection "Paideia – Education, Savoir, Société").

Caminante, no hay camino, se hace camino al andar (Antonio Machado)

"Marcheur, il n'y a pas de chemin, le chemin se construit en marchant", telle est la devise des auteurs, telle sera très certainement votre lecture de l'ouvrage.

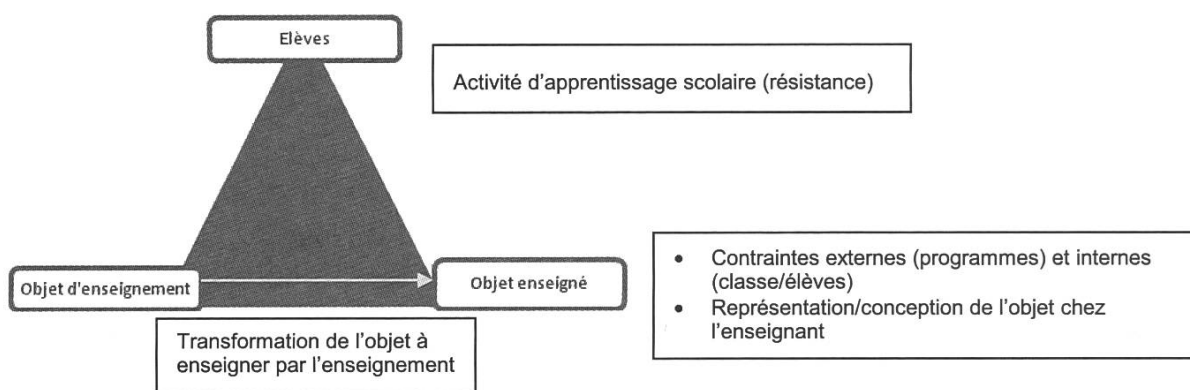
Bernard Schneuwly et Joaquim Dolz, accompagnés de 9 collaborateurs – Sandrine Aeby-Daghé, Daniel Bain, Sandra Canelas-Trevisi, Glais Sales Cordeiro, Roxanne Gagnon, Marianne Jacquemin, Christophe Ronveau, Thérèse Thévenaz-Christen et Simon Toulou – et plus généralement de toute l'équipe du GRAFE (Groupe de Recherche pour l'Analyse du Français Enseigné) de l'Université de Genève, ont emprunté, dans la continuité des travaux de Jean-Paul Bronckart, un chemin ardu: observer et analyser ce qui est effectivement enseigné en classe de français (au niveau du secondaire) et repérer d'éventuelles traces de changements dans les pratiques, qui seraient ou non le reflet de réformes proposées dans l'enseignement.

Tout au long de l'ouvrage, le lecteur est invité à participer à cette réflexion collective, il est guidé dans une voie qui se révèle progressivement de plus en plus complexe, et donc intellectuellement très stimulante: comprendre ce que font les enseignants dans leur classe quand ils veulent apprendre à leurs élèves de 14-15 ans, soit à rédiger des textes (ici des textes argumentatifs), soit à maîtriser des éléments de la grammaire (ici la subordonnée relative). Ces deux objets, le texte argumentatif et la subordonnée relative, ont été volontairement choisis pour contraster, d'une part un travail sur le discours, qui renvoie au développement de capacités langagières, et d'autre part un travail d'enseignement sur la langue, qui renvoie à la construction d'une notion métalinguistique.

Suivre ce chemin ne signifie pas pour autant qu'il ne soit pas balisé, au contraire. Un premier balisage est le cadrage épistémologique, ancré dans la tradition vygotkienne: vouloir repérer la constance ou la variabilité des pratiques enseignantes impose d'inscrire le travail dans l'histoire de la discipline français pour comprendre "la sédimentation des pratiques anciennes

dans les pratiques nouvelles" (p. 63). Cette perspective historique permet de dégager un premier outil d'observation *a priori*: les cartes conceptuelles. Ainsi, le texte argumentatif peut être modélisé selon deux tendances: les modèles classiques et représentationnels ou les approches communicationnelles et intégrées. De son côté, la subordonnée relative renvoie soit à un modèle de la tradition grammaticale (la relative est une proposition subordonnée), soit à un modèle de l'enseignement grammatical renouvelé (la relative est une phrase transformée). Reste à confronter cette modélisation à la réalité du terrain pour déterminer les éventuelles innovations.

Le lecteur va trouver un deuxième balisage dans l'explicitation du cadre théorique de "la transposition didactique" (Schneuwly, 1995¹). Le point d'ancrage de la recherche est ici "l'objet" qui est saisi à travers le travail de l'enseignant, et qui correspond à ce qui est construit avec les élèves dans l'interaction: il s'agit d'une construction dynamique du passage de l'objet à enseigner (entité extérieure) vers l'objet enseigné (et non d'une analyse en soi de l'activité d'apprentissage des élèves), que nous schématisons ici dans un espace tridimensionnel:



Dans cet espace, les auteurs vont proposer un troisième balisage avec la construction d'un appareil méthodologique de recueil et d'analyse des données. Pour décrire ce qui est enseigné, les auteurs vont s'appuyer sur 150 leçons filmées, correspondant à 17 séquences d'enseignement pour le texte argumentatif et 13 séquences d'enseignement pour la subordonnée relative, ainsi que sur des entretiens avec les enseignants. Ces données brutes vont faire l'objet d'un premier travail de transcription puis de réduction et de mise en forme dans un synopsis afin de représenter matériellement les différentes parties, actions et contenus des séquences d'enseignement. Dans l'ossature de ce synopsis, de multiples analyses, indépendantes mais complémentaires, sont envisagées:

¹ Schneuwly, B. (1995): De l'utilité de la transposition didactique. In: J.-L. Chiss, J. David & Y. Reuter (éds.), *Didactique du français. État d'une discipline*. Paris (Nathan), 47-62.

- *Une analyse de la macrostructure*, afin de saisir les séquences d'enseignement dans leur ensemble: comment s'organise le(s) contenu(s) de la leçon, y a-t-il une trame dominante, prototypique? Quelle est la finalité pratique?
- *Une analyse des "gestes professionnels"*, afin de cerner comment se construit l'objet à travers la pratique de l'enseignant. Quatre "gestes" fondamentaux sont ainsi répertoriés:
 1. la mise en œuvre des dispositifs didactiques par l'enseignant: supports matériels, consignes et modes de travail...;
 2. les régulations: les régulations internes dans les actes ou le discours adressé aux élèves par l'enseignant (ce qu'il faut faire, comment cela va être évalué...); les régulations locales dans les interactions entre enseignant et élèves; la prise en compte des apports des élèves qui perturbent le déroulement prévu, et les réajustements de l'enseignant en fonction des problèmes rencontrés et des capacités supposées des élèves;
 3. l'institutionnalisation: règles fixées explicitement, normes;
 4. la construction d'une mémoire didactique dans la classe.
- *Une analyse de la circulation* entre les différentes sous-disciplines du français (seulement dans le cas de la production des textes argumentatifs par rapport à l'usage de textes littéraires et de la grammaire).

Approcher les notions développées dans cette analyse "multifocale" nécessite pour le lecteur (plus ou moins novice) de nombreuses régulations pour arriver à se construire, en naviguant des contenus notionnels les plus connus vers les moins connus, des "schèmes d'expériences"². Et, si toutefois des zones d'ombre persistent, l'analyse des séquences d'enseignement dans la troisième et quatrième partie de l'ouvrage met au jour toute la puissance de cet appareil méthodologique. Tout au long des huit chapitres consacrés à l'enseignement du texte argumentatif et des six chapitres consacrés à celui de la subordonnée relative, suivant pas à pas les principes d'analyse précédemment développés, le lecteur construit un parcours riche d'observations où les analyses qualitatives approfondies confortent ou redéfinissent les premières analyses générales et où les interprétations sont revisitées pour réinterroger le modèle théorique.

² Nous transposons librement ici le concept développé par A. Schütz: "Les schèmes d'expérience médient l'articulation des visées intentionnelles des acteurs. Sédimentés dans les réserves d'expérience comme des empreintes d'expérience passées, ils sont réactivés dans le travail de configuration des situations comme des matrices d'expériences nouvelles." (Céfaï, D. (1994): Type, typicalité, typification. La perspective phénoménologique. In: Raisons pratiques: épistémologie, sociologie, théorie sociale, 5, p. 114).

Ainsi, une première analyse macro-syntaxique de l'enseignement du texte argumentatif met en évidence un mouvement dominant dans la structuration des séquences, allant de l'élaboration théorique à la production écrite, des notions générales aux unités linguistiques locales. Ces séquences comportent une trame principale, celle d'un enseignement classique avec une conception "logico-grammaticale" de la langue, qui se traduit concrètement en classe par la recherche d'une définition de l'argumentation (via un repérage des contenus et des arguments), puis d'une identification de la structure et des unités linguistiques afin de procéder à une dissertation. Ces séquences comportent aussi une autre trame, celle d'un enseignement à visée communicationnelle, consistant en un travail pratique sur la structure d'un genre, sur les arguments eux-mêmes puis sur les unités linguistiques, l'objectif final étant de rédiger un texte argumentatif.

Mais une analyse des "gestes" professionnels nous donne une deuxième lecture, beaucoup plus subtile, de l'enseignement et montre de fortes interactions et des mélanges entre l'approche classique et communicationnelle: si les objets enseignés sont orientés soit "vers le travail sur un protocole incarnant la pensée argumentative, soit vers le travail sur un genre-outil pour agir sur d'autres dans une situation de communication, (...) il s'agit d'objets toujours mixtes, résultats d'une sédimentation des pratiques" (p. 283).

Le lecteur retrouve cette même tension dans les chapitres consacrés à la subordonnée relative: il pensait avoir repéré, encore plus fortement d'ailleurs que dans le cas du texte argumentatif, une procédure générale de l'enseignement de la relative, dont la finalité se révèle être en fait un travail de manipulation des unités linguistiques (pour un étiquetage) et des exercices (pour une vérification et une amélioration orthographique et stylistique). Mais voilà qu'une analyse plus fine, en particulier celle des institutionnalisations, nuance le premier point de vue et oblige le lecteur à déconstruire en partie ce qu'il pensait avoir cerné: les enseignants naviguent en réalité constamment, et de façon contradictoire, entre la construction de connaissances sur la langue (le travail grammatical) et la construction de normes.

La confrontation entre une démarche descendante (les catégories *a priori* issues des cartes conceptuelles) et une démarche ascendante (l'étude de corpus à partir d'un synopsis) dans la troisième et quatrième partie de l'ouvrage, puis la confrontation de l'analyse des deux objets enseignés (le texte argumentatif et la subordonnée relative) dans la dernière partie permettent aux auteurs de cerner les transformations qui ont été opérées dans l'enseignement. A partir de la description des régularités observées, ils peuvent ainsi dégager quatre principes génériques de fonctionnement didactique caractérisant la classe de français: "le choix éclectique et sédimentés des contenus enseignés", "la prégnance des dispositifs didactiques", "la dominance de la finalité stylistique des activités scolaires", et "la puissance des

indications et des gestes de régulations de l'enseignant". A la lumière de toutes ces observations, la place et les effets des réformes dans l'enseignement secondaire du français peuvent alors être rediscutés et suivis de propositions concrètes (que je laisse au lecteur le soin de découvrir...).

On ne peut le cacher: l'ouvrage est dense (454 pages!), parfois technique, mais il est en même temps indispensable à la réflexion scientifique, d'autant plus que l'étude spécifique des objets enseignés est relativement récente³. A l'heure où la didactique est souvent mise à mal (du moins en France), cet ouvrage redonne à cette discipline toute sa dimension: la mise en perspective historique, l'explicitation des fondements théoriques, la rigueur de la méthodologie et de l'analyse, la conceptualisation des phénomènes observés montrent l'ampleur de la tâche accomplie et laissent entrevoir celle à accomplir pour décrire, et donc comprendre, les pratiques enseignantes.

Des critiques concernant les orientations des travaux genevois ont parfois pu être émises⁴, mais à l'issue de la lecture de ce livre, c'est une question plus large que celle de l'ancrage théorique qui semble se poser à la didactique: qu'est-ce qu'un tel travail peut apporter comme solutions aux problèmes pratiques de l'enseignement et de la formation? S'il ne peut y avoir de réponse précise, celle proposée, ailleurs, par Joaquim Dolz⁵ nous paraît pertinente en ce qu'elle questionne l'avenir des chercheurs de la discipline: il est clair que la formation des enseignants ne sera rigoureuse que si elle est mise en rapport avec la recherche ("c'est dans la connaissance qu'il faut puiser des raisons d'agir"). Cependant, si "nous parvenons parfois à être utiles aux enseignants, non pas en leur communiquant nos savoirs, mais en les aidant à mettre en évidence les savoirs implicites dans leurs pratiques (...), il nous manque probablement un maillon entre la recherche et l'enseignement (...). Pour certaines questions, les chercheurs ont l'obligation d'une certaine prudence. Nous n'en savons pas assez pour présenter des propositions pratiques immédiates. En revanche, pour d'autres j'ai l'impression que nous avons énormément progressé et que nous devrions faire un effort de systématisation et de diffusion plus grand".

³ On pourra signaler que ces dernières années en France plusieurs recherches en didactique au niveau de l'école primaire se sont focalisées à la fois sur les pratiques et les objets enseignés (par exemple: Leclaire-Halté A. (2005): Pourquoi Denzel parle-t-il si peu? Analyse d'une séquence ordinaire: la date en GS de maternelle. In: J.F. Halté & M. Rispail (dir.), *L'oral dans la classe. Compétences, enseignement, activités*. Paris (L'harmattan), 191-204; Nonnon, E. & Goigoux, R. (dir.) (2007): *Travail de l'enseignant, travail de l'élève dans l'apprentissage de la lecture au cycle II*. In: *Repères*, n°36)

⁴ Nous pensons par exemple à la réflexion de Jean-François Halté sur la question du rapport oral-écrit en lien avec celle des genres de discours (Halté, J.-F. (2005). *Intégrer l'oral: pour une didactique de l'activité langagière*. Paris (L'harmattan)).

⁵ Extraits d'une interview de Joaquim Dolz, *Résonances*, septembre 2010, p. 28-31.

Outre cette réflexion sur une possible vulgarisation, si certains avaient encore quelques doutes sur le bien-fondé et l'importance de la recherche en didactique, ils trouveront dans ce livre une tentative de compréhension et de modélisation de phénomènes d'une grande complexité donnant matière à évincer tout scepticisme, et si certains voyaient dans la didactique un essoufflement, voici de quoi les (re)stimuler.

Emmanuelle Canut

Nancy Université – ATILF CNRS

Emmanuelle.Canut@univ-nancy2.fr

Compte rendu

Petitclerc, Adèle & Schepens, Philippe (éds.) (2009).

Critical Discourse Analysis. Les notions de contexte et d'acteurs sociaux.

Semen, Revue de sémio-linguistique des textes et des discours, 27. Besançon (Presses Universitaires de Franche-Comté).

Traduire fait aujourd'hui partie des activités et des pratiques scientifiques courantes. La tendance générale cependant est plutôt de traduire vers l'anglais, en vue par exemple de publier dans les revues anglophones jouissant souvent d'une plus large audience sur la scène internationale. À contre-courant de cette tendance, Adèle Petitclerc et Philippe Schepens, les éditeurs du numéro 27 de la revue *Semen*, ont fait le choix de traduire six textes en français, destinés à présenter la *Critical Discourse Analysis* (ou CDA) au lectorat francophone. Ce courant constitue une approche majeure dans le champ anglophone. Son émergence a donné lieu à de multiples débats structurants de la linguistique du discours et de l'interaction anglo-saxonne. Il convient donc de saluer la publication de ce volume qui répond à un double enjeu. D'une part, il fait découvrir des textes clés de représentants reconnus de ce courant. D'autre part, il contribue à l'"effort de dialogue et de connaissance réciproque" (p.7) entre des traditions qui restent largement étanches l'une à l'autre, comme l'analyse de discours en France et la CDA.

Le volume¹ (211 p.) se compose de neuf chapitres dont deux introductifs. Le premier chapitre est rédigé par **Philippe Schepens** et présente l'ouvrage comme s'inscrivant dans un projet "intégratif" (p. 7), consistant à aller voir ce qui se trame en analyse du discours au-delà des approches "à la française". Schepens y décrit l'architecture de l'ouvrage et discute des choix éditoriaux qui ont présidé à l'élaboration du numéro. Les textes retenus sont articulés autour de deux concepts: la question du *contexte* et celle des *acteurs sociaux*. Ils sont également représentatifs d'une variété d'orientations théoriques et méthodologiques en CDA, un courant qui est tout sauf homogène. Le second chapitre, rédigé par **Adèle Petitclerc**, présente plus avant la CDA, son contexte d'émergence, ainsi que le socle des préoccupations communes aux auteurs de cette approche. Les chercheurs partent en général d'une

¹ Le numéro 27 est également en accès direct sur le site de la revue *Semen* (<http://semen.revues.org/8539>). La version électronique de l'ouvrage comprend, outre les textes originaux (quand ceux-ci ne sont pas soumis aux droits d'auteur), les "versions longues" des articles et des traductions qui ont dû pour la plupart être abrégés dans la version imprimée du volume en raison de contraintes éditoriales.

problématique sociale (par exemple, le racisme). Leur intérêt porte sur la manière dont cette problématique présente une dimension discursive (elle est construite en partie dans et par le discours). L'analyse consiste à analyser cette dimension discursive à différents niveaux (textuel, contextuel, social) afin de déconstruire le problème. Ce travail de déconstruction permet de mettre en évidence la nature hégémonique de certains discours et leur capacité à maintenir le statu quo dans les relations sociales. Défendant une vision émancipatrice de la connaissance, les chercheurs ont pour objectif de rendre visibles des alternatives aux discours dominants, et de contribuer à reconfigurer les rapports de force. Comme le note Petitclerc (p. 21), c'est l'"interface texte/discours/société" qui est le moteur des réflexions méthodologiques, conceptuelles, et critiques en CDA.

Le corps du volume est constitué de la traduction de six textes², dont quatre sont des inédits en anglais. Nous les présentons ici très brièvement.

Le texte de **Theo Van Leeuwen** (*"Représenter les acteurs sociaux"*) est devenu aujourd'hui un classique de la CDA. À partir de l'analyse fine d'un corpus constitué de récits autour d'un premier jour de classe et d'un article publié dans un journal conservateur australien, l'auteur s'interroge: comment les acteurs sociaux sont-ils représentés dans les textes? Certains sont-ils systématiquement exclus de la représentation (comme les pères de famille dans le corpus sur les écoliers, qui n'apparaissent qu'à l'heure du déjeuner)? Comment les autres sont-ils "nommés" ou "catégorisés" (parle-t-on du "Dr Price" ou du "controversé Dr Brych")? etc. En examinant une grande variété d'exemples, l'auteur construit une taxonomie déclinant vingt-et-une "manières" de présenter les acteurs sociaux dans un texte, pouvant être réalisées chacune différemment sur le plan linguistique. L'auteur suggère qu'utiliser telle catégorie ou telle autre est révélateur de la manière dont le locuteur perçoit les hiérarchies sociales et assigne une valeur aux acteurs dont il est question.

Le texte de **Ruth Wodak** (*"Pragmatique et Critical Discourse Analysis: un exemple d'une analyse à la croisée des disciplines"*) présente le courant développé par son auteure, l'Approche Historique des Discours (Discourse Historical Approach). Celui-ci propose de toujours situer les énoncés en rapport avec quatre niveaux de contexte: le co-texte immédiat, le texte global (y compris le genre auquel il appartient), le contexte sociopolitique, et les relations que le texte entretient avec d'autres textes pertinents pour son interprétation. Cette analyse à quatre niveaux permet de récupérer des significations implicites dans les textes et les discours. Wodak le démontre par une courte analyse d'extraits d'un discours électoral, prononcé par le politicien

² Cinq de ces textes ont été traduits par Adèle Petitclerc (avec l'assistance de Philippe Schepens). Le sixième est traduit par Aurélie Lebaud.

d'extrême droite Autrichien Jörg Haider. L'analyse permet de mettre en évidence le sous-texte antisémite dans le discours du politicien.

Le texte de **Veronika Koller** (*"Analyser une identité collective en discours: acteurs sociaux et contextes"*) combine les travaux de Van Leeuwen (la représentation des acteurs sociaux) et ceux de Wodak (l'approche historique des discours) pour approfondir la question de la représentation des "identités collectives". L'auteure pose notamment les questions suivantes: dans un texte, y a-t-il des identités collectives qui sont représentées? Comment ces identités sont-elles communiquées? S'il est fait état de changements dans la manière dont ces identités sont perçues ou communiquées, comment est-il rendu compte de ces changements? Elle étudie sous cet angle ce qu'il advient des idées du séparatisme radical lesbien des années 1970, lorsqu'elles sont retraduites et se mélangent à la culture de la consommation de masse dans un texte des années 1990. Certains traits demeurent mais d'autres aspects de l'identité collective se transforment.

Ces trois premiers textes illustrent plutôt une veine sociologique de la CDA. Les deux textes suivants relèvent davantage de la psychologie, même si leurs auteurs présentent des positions assez radicalement opposées à ce propos.

Teun Van Dijk réalise un travail théorique conséquent autour de la notion de contexte depuis les années 1970, à partir d'une approche qu'il qualifie de "sociocognitive". Dans la contribution présentée ici (*"Texte, contexte et connaissance"*), l'auteur propose qu'il n'existe pas de lien direct entre structures sociales et structures textuelles, mais qu'il y a plutôt médiation de ces relations par les représentations mentales ou "modèles contextuels" des interlocuteurs (ce qu'ils savent ou ne savent pas à chaque moment du déroulement de l'interaction). Dans le texte, Van Dijk s'attache à étudier de manière systématique les caractéristiques de ces modèles contextuels que l'individu mobilise pour assurer une contribution appropriée à la situation d'interlocution. À la manière de ce que font les informaticiens, il spéculé ensuite sur les paramètres contextuels qu'un système automatique de rédaction d'informations de presse (appelé ici "Reporter") devrait intégrer pour remplir sa mission d'information de manière satisfaisante au regard des standards de la communication humaine.

Michaël Billig (*"La psychologie discursive, la rhétorique et la question de l'agentivité"*) situe son propos dans le cadre de la psychologie discursive, et revisite notamment la notion d'"inconscient" et d'"agentivité" de ce point de vue. La psychologie discursive, contrairement au cognitivisme dominant, ne considère pas la cognition comme un processus mental, interne à l'individu, mais comme un processus éminemment social, interactionnel et distribué. Autour de la notion d'"inconscient", a priori "privé", Billig propose que même celui-ci peut être analysé comme une activité de langage: l'activité de réprimer et de ne pas dire. L'auteur souligne que des codes sociaux très élaborés (les

tabous, les normes de politesse) dictent ainsi ce qu'on (n') a (pas) le droit de dire en société. Ce qui est donc à expliquer ce n'est pas comment des pensées inconscientes affleurent dans les interactions mais plutôt les mécanismes par lesquels bon nombre de pensées sont quotidiennement repoussées loin de la conscience. Autour de la notion d'agentivité, Billig plaide en faveur d'une révolution rhétorique: apprendre à remettre les acteurs et les processus d'action au centre des descriptions des psychologues, plutôt que de manier la langue pour faire disparaître ceux-ci.

Le dernier texte représente à certains égards un intrus dans le volume puisque son auteur, **Wolfgang Teuber** ("*La linguistique de corpus: une alternative*") ne revendique pas d'affiliation avec la CDA, mais avec la linguistique de corpus. Pour comprendre ce geste éditorial, il faut savoir qu'en France, c'est la lexicométrie qui s'est penchée de façon centrale sur les discours sociaux et politiques pour tenter d'en lever les implicites et les présupposés, et qui est donc à certains égards "proche" de la CDA. Dans l'article, Teuber présente la position défendue par la linguistique de corpus, qui voit le sens d'un segment de texte dans la relation que celui-ci entretient avec les mots auxquels il est régulièrement associé, les "collocats". Pour Teuber, étudier les termes en association avec leurs collocats permet de révéler quelque chose de l'esprit collectif qui s'exprime dans un texte. Déchiffrer le sens de cet esprit reste cependant l'affaire des communautés interprétatives: au contraire des machines, ces communautés seules en effet peuvent faire des liens entre un texte et un autre, ou jouer de persuasion pour convaincre autrui d'adopter telle ou telle interprétation.

Friedrich (2010), dans un très beau texte sur la "traduction des concepts", relève que traduire de la science, ce n'est pas seulement rendre compréhensibles des textes à un lectorat qui autrement n'y aurait pas accès, c'est également "faire de la science". Cette entreprise intellectuelle d'un type particulier invite à réfléchir sous un autre angle aux pratiques de recherche dans un contexte international. Dans l'introduction, les éditeurs nous convient à une lecture attentive de leur travail:

"[...] peut-être nous reprochera-t-on les choix de traduction et d'édition que nous assumons? La traduction est un art délicat. J'ai voulu pour ma part qu'on vise à l'explicitation maximum. Dans quelques mois, la version numérique de *Semen 27* sera disponible sur Revues.org. Nous mettrons en ligne alors, non seulement la version intégrale des traductions [...], mais aussi les textes originaux. À la communauté universitaire de s'en saisir et de vérifier notre travail" (Schepens, p. 16).

Dans un esprit de dialogue, ce n'est pas tant "vérifier" le travail qui nous intéressera mais relever que sa nature même fait émerger des questions riches et fascinantes concernant la recherche "aux frontières". Nous tentons d'en aborder quelques-unes en clôture de ce compte-rendu.

Le volume constitue à certains égards une sorte d'"anthologie" de textes sur la CDA et invite tout d'abord à s'interroger sur la **sélection des auteurs** à inclure

dans une telle présentation. Comme la CDA est un champ relativement récent, les éditeurs ont dû travailler avec des auteurs contemporains et l'absence de recul ne permet pas encore de dire avec certitude quelle place ils occuperont dans l'histoire. Certains auteurs reconnus de la CDA (Fairclough, notamment) sont par exemple absents du volume; d'autres apparaissent marginaux comme les éditeurs le soulignent eux-mêmes (Billig, Teuber). La traduction d'une anthologie de textes interroge donc parce qu'elle contribue à la cartographie d'un champ et à façonner sa réception d'un domaine linguistique à un autre: quels auteurs ont été sollicités pour participer au projet? Qui a opposé un éventuel refus et pour quels motifs? Dans quelle mesure des réalités externes (comme la question des droits d'auteurs, par exemple) ont-elles façonné le projet éditorial? Le volume 27 est intéressant car il donne à voir un champ vivant et en développement et pas un domaine aux frontières immuables.

L'entreprise de traduction fait également réfléchir au **choix des textes**: parmi les écrits disponibles, lesquels s'avèrent les plus à même de faciliter l'interconnaissance entre deux traditions? Dans le volume, le texte de Van Leeuwen par exemple pose de nombreux défis pour le traducteur: l'auteur y invente des néologismes; comme les exemples portent sur des mécanismes linguistiques, dans la traduction certains de ces mécanismes ne transparaissent plus en raison des propriétés linguistiques du français. La traductrice a donc été amenée à conserver les exemples en anglais dans la traduction française. La lecture du texte pourrait donner l'impression à certains égards que la "traduction est faite pour ceux qui peuvent lire l'original" pour reprendre l'expression de Benjamin (1971, in Friedrich, 2010). Friedrich nous rappelle toutefois l'intérêt qu'il peut y avoir à confronter l'original et sa traduction, même pour les lecteurs maîtrisant la langue source:

"Ce travail de commenter le texte original en vue et en confrontation avec la traduction apporte non seulement profit pour les lecteurs de la traduction mais aussi pour la compréhension et la discussion du texte original, donc pour les natifs. Alors ce que Benjamin nous suggère est que ce va-et-vient entre le texte original et sa traduction peut conduire à des nouvelles interprétations du texte original qui auraient été impossibles sans la traduction" (Friedrich, 2010).

En troisième lieu, le travail présenté invite à s'interroger sur les **finalités de la traduction** scientifique (en vue de quoi et pour qui traduit-on?). Pour les éditeurs, la traduction n'est ici qu'un instrument: elle doit contribuer à l'établissement d'un dialogue entre deux approches: l'École française d'Analyse du discours et la CDA. La lecture du volume fait prendre conscience que l'accès aux textes n'est qu'un premier pas dans cette direction. Elle met donc en évidence que des théorisations contrastives systématiques sont aussi à mener lorsqu'il s'agit de saisir ce qui peut rapprocher ou différencier des écoles de pensées. Ce projet devient par ailleurs singulièrement compliqué lorsqu'il s'agit de discuter de programmes de recherche s'inscrivant dans des contextes culturels et linguistiques différents.

Dans la même direction, à l'intérieur même des textes, le style vif, personnel, et souvent direct des auteurs (écrivant pour la plupart en "je") peut créer un sentiment d'étrangeté pour le lecteur francophone. Ces effets rhétoriques ne sont pas dus à la traduction, mais nous semblent liés à des **manières différentes de faire de la science** dans différentes traditions. Ces manières impliquent des pratiques, des valeurs et des postures d'énonciation qui restent difficiles à expliciter même pour les chercheurs qui ont été menés par leurs trajectoires de vie à connaître intimement ces différents contextes. Ces "pratiques culturelles" nous paraissent contribuer parfois davantage que la langue à construire des barrières invisibles entre le monde académique francophone et le monde anglophone. À une époque de mobilité importante des chercheurs, il semble qu'un travail épistémologique reste à faire pour tenter de mieux cerner ces différences. Plus largement, il serait intéressant d'analyser de manière fine le travail de transfert et de remodelage des concepts réalisés par ce qu'on pourrait appeler les "transfrontaliers" de la science.

Enfin, le volume invite à un retour sur les **théories de la traduction** (Friedrich, 2010). Avec la traduction de textes scientifiques: est-on dans une visée purement instrumentale et communicative de la langue? Doit-on avoir des velléités littéraires (respecter non pas tant la lettre que l'esprit pour faciliter l'accès au texte)? Quel état de la science la traduction reflète-t-elle – celle du champ dans lequel s'inscrit le texte traduit ou bien l'appartenance du traducteur³? Monnaies courantes dans le champ de la traduction, ces questions ont peu été posées à notre connaissance à propos de la traduction des concepts et méritent certainement un détour dans un projet de traduction tel que celui présenté dans ce volume.

Comme le disait joliment Salas Subirat, le traducteur argentin de Joyce (in Mounin, 1976), "traduire est la manière la plus attentive de lire". Grâce à leur traduction, les éditeurs du numéro 27 de *Semen* nous ont invités à une (re)lecture de textes essentiels. Loin de ne faire "que traduire", ou de construire des ponts entre domaines, leur travail a permis de réfléchir à la traduction comme entreprise épistémique, capable de générer des questions inédites ou peu traitées lorsqu'on reste à l'intérieur d'une tradition. Ne nous y trompons pas, cependant, si ces questions ont été peu abordées, c'est sans doute aussi en raison du coût important du travail de traduction, par nature chronophage et souvent peu reconnu (il ne semble pas avoir de place visible, par exemple, dans l'évaluation des dossiers scientifiques). Ce volume est

³ Il est intéressant de noter à ce propos que les éditeurs se sont gardés de traduire le syntagme "Critical Discourse Analysis" et n'ont pas tranché entre "Analyse critique du discours" ou "Analyse critique de discours" par exemple.

donc impressionnant, par son ampleur, ses ambitions et pour les interrogations critiques qu'il permet.

Ingrid de Saint-Georges

Université du Luxembourg

ingrid.desaintgeorges@uni.lu

Références bibliographiques

Benjamin, W. (1971): La tâche du traducteur (M. de Gandillac, trad.). In: W. Benjamin, Œuvres, T.1. Paris (Denoël), 271-272.

Friedrich, J. (2010): Traduction des concepts et spécificités culturelles. Conférence plénière, AREF, Université de Genève, septembre 2010.

Mounin, G. (1976): Linguistique et Traduction. Bruxelles (Dessart & Mardaga).

Compte rendu

Inga Ellen Kastens (2008).

Linguistische Markenführung. Die Sprache der Marken – Aufbau, Umsetzung und Wirkungspotenziale eines Handlungsorientierten Markenführungsansatzes.

Münster (Lit Verlag).

Das vorliegende Buch ist ein klassisches Beispiel dafür, welche praxisorientierten Aufgaben die Angewandte Linguistik erfüllen kann: in diesem Fall dafür, wie Forschungsmethoden der (Angewandten) Linguistik in anderen wissenschaftlichen Domänen dazu genutzt werden können, Prozesse besser zu verstehen bzw. neue Forschungsansätze zu erarbeiten. In diesem Sinne kann das Buch als ein Beispiel der problemlösungsorientierten Auffassung der Angewandten Linguistik (vgl. Knapp & Antos, 2008: xiii) betrachtet werden.

Der interdisziplinäre Band vereint Ansätze und Forschungsmethoden der Linguistik und der Markenforschung. Er zeigt, dass Marken Teil der Sprache sind, und deshalb mit sprachwissenschaftlichen Methoden erforscht werden können. Marken existieren in der sprachlichen Realität: Nur diejenigen Marken können als bekannt und somit als erfolgreich betrachtet werden, über die gesprochen wird. Das in der Sprachgemeinschaft existierende Markenbild muss aber keineswegs mit dem Bild identisch sein, das uns Markenhersteller durch Werbung vermitteln wollen.

Nach einem kurzen Einführungskapitel zum Aufbau des Bandes bildet Kapitel 2 (Einführung einer Terminologie für linguistische Markenforschung) die theoretische Grundlage der Monographie. Die sprachliche Erscheinung Marke (das Markenlexem) wird aus zwei Blickwinkeln untersucht: Das durch vom Unternehmen intendierte und durch Kommunikationsmaßnahmen gestützte Bild der Marke wird verglichen mit dem Markenbild der Sprachgemeinschaft, das mit empirischen Methoden erfassbar ist. In dem Sinne kann von einer intendierten und einer empirischen Wissensrepräsentation eines Markenlexems gesprochen werden. Diese zwei Ebenen können als Bedeutungskonstruktion und als Bedeutungskonstitution aufgefasst und mit linguistischen Methoden analysiert werden. Aus Ansätzen der Markenforschung und der Linguistik entsteht so die "linguistische Standardformbeschreibung der Markenlexeme", die die komplexe Struktur des Markenlexems sowohl auf theoretischer als auch auf praktischer Ebene erfasst. Kapitel 3 und 4 setzen die theoretischen Ergebnisse des zweiten Kapitels in die Praxis um: sie sind der empirischen Erforschung von zwei Marken(lexemen) gewidmet.

Kapitel 3 (Semantisierung der Markenidentität auf Basis semantischer Methoden und Analyseansätze [Wissensrepräsentation INT]) ist theoretisch-praktischer Natur. Es untersucht ein Markenlexem aus der Automobilindustrie (BMW) und eines aus dem Dienstleistungssektor (American Express), mit linguistischen Methoden. Die aus der Linguistik übernommenen Methoden (u.a. Isotopieanalyse, Wortfeldfeldforschung, Stereotyp-Theorie, Schema-Theorie) beweisen, dass linguistische Ansätze bei der Analyse von Markenlexemen eingesetzt werden können.

Beide Marken werden detailliert analysiert. Berücksichtigt werden die Firmengeschichte, die Ausdrucksseite (Firmenlogo, Slogan usw.) und die Inhaltsseite der Marke (u.a. Markenstrategie, Kundenbindung, Zielgruppe) bzw. die Markenidentitätseigenschaften als Textelemente der Werbung und als konzeptuelle Strukturen. Die Detailanalyse und die verwendeten Methoden sind für beide Marken unterschiedlich: die Analyse einer Marke, die zugleich ein (technisches) Produkt ist, erfordert andere Methoden als die Analyse einer Dienstleistungsmarke. Letztere ist nur durch die angebotenen Dienstleistungen bzw. durch die Mitarbeiter des Dienstleistungsunternehmens erfassbar.

Kapitel 4 (Empirische Erhebung der Wissensrepräsentation EMP und Auswertung in Korrespondenz zur Wissensrepräsentation INT) untersucht die beiden erwähnten Marken empirisch: Zur Marke BMW schreiben Versuchspersonen im Rahmen einer Fragebogenerhebung u.a. spontane Assoziationen auf, stellen die Marke in einem Werbeszenario vor und entscheiden darüber, wie zutreffend bestimmte Wörter (z.B. "Tradition", "Sportlichkeit", "Sicherheit") für die Marke sind. Bei der empirischen Analyse wird BMW mit zwei anderen Automarken, mit Mercedes und Toyota, verglichen. Dabei wird gezeigt, dass sowohl BMW als auch Mercedes als "teuer" bewertet werden, bei BMW aber die Eigenschaft "sportlich", bei Mercedes hingegen "luxuriös" dominiert. Bei Toyota werden anhand der empirischen Untersuchung Herkunft ("Japan"), die "Durchschnittlichkeit" bzw. der "günstige Preis" hervorgehoben.

Bei der empirischen Analyse wird für die beiden ausführlich analysierten Marken (BMW und American Express) nicht dieselbe Methode benutzt: für die jeweilige Markenart (Produkt- bzw. Dienstleistungsmarke) werden spezifische Forschungsmethoden gewählt. Bei American Express arbeitet die Autorin mit Einzelinterviews. Einige Fragen sind mit denen der Produktmarke identisch (z.B. Assoziationen), hier werden aber auch konkrete Fragen zu den verschiedenen Karten von American Express gestellt.

Die beiden empirischen Untersuchungen zeigen, inwieweit die intendierte Wissensrepräsentation einer Marke mit der empirisch eruierten Repräsentation korrespondiert. Anhand der Ergebnisse "bestätigte sich auch die Annahme, dass aus einer linguistischen Perspektive dann von einer Marke gesprochen werden kann, wenn dem Produkt eine über das eigentliche Sachgut bzw. die Dienstleistung hinausgehende Bedeutung gegeben wird, die von den Rezipi-

enten wahrgenommen und – im Sinne konventionalisierter Bedeutungsinhalte – akzeptiert wird" (526).

Im Kapitel 5 (Resümee: der linguistische Ansatz in der Markenforschung) werden der linguistische Ansatz und die Analysen kurz zusammengefasst. Die Autorin betont, aufgrund der Ergebnisse, die Notwendigkeit der Einbindung der Linguistik in die wissenschaftlichen Ansätze der Markenforschung.

Das Buch balanciert zwischen zwei Wissenschaften, zwischen Linguistik und Marketing (bzw. Markenforschung). Der Autorin ist diese Interdisziplinarität bewusst und sie stellt die Erläuterungen sowohl für Linguisten, als auch Wirtschaftswissenschaftler verständlich dar, wobei angemerkt werden muss, dass das die linguistische Perspektive dominiert. Das Buch ist (angehenden) Forschern beider Disziplinen zu empfehlen. Die analysierten Beispiele zeigen praxisnah, auf welche Weise Linguistik zur Markenforschung beitragen kann. Der ausführlich beschriebene theoretische Hintergrund des linguistischen Ansatzes der Markenführung und die detailliert analysierten Beispiele ermöglichen es, den Band auch als methodologische Grundlage für eigene Untersuchungen zu nutzen. Der Rezensent würde das Buch in dieser Hinsicht eher für interessierte Wissenschaftler bzw. für Markt- oder Markenforschungsinstitute empfehlen, da die Umsetzung der beschriebenen linguistischen Analyse bei anderen Marken ein enormes theoretisches und empirisches Wissen voraussetzt. Als zugleich theoretische und praktische Grundlage ist das Buch hervorragend einsetzbar.

Wer sich nicht für so detaillierte Analysen interessiert, den Ansatz aber trotzdem kurz kennen lernen will, dem sei ein kürzer Beitrag der Autorin empfohlen (z.B. Kastens, 2009), anhand dessen sich der Leser entscheiden kann, ob er sich in den Ansatz vertiefen möchte.

Kovács László

Westungarische Universität
klaszlo@btk.nyme.hu

LITERATUR

- Kastens, I. E. (2009): Linguistische Markenführung: Die Sprache der Marken. In: M. Bemecker & W. Pepels (Hg.), Jahrbuch Marketing 2009. Köln (Johanna-Verlag), 297-309.
- Knapp, K. & Antos, G. (2008): Introduction to the handbook series. In: G. Rickheit & H. Strohner (eds.), Handbook of Communication Competence. Handbooks of Applied Linguistics, Vol. 1. Berlin, New York (Mouton de Gruyter), vii-xvii.

Compte rendu

Revaz, Françoise (2009).

Introduction à la narratologie: Action et narration.

Bruxelles (De Boeck).

L'ouvrage de Françoise Revaz paraît dans une collection spécialisée, *Champs Linguistiques*, qui combine recueils, monographies et manuels. C'est dans cette dernière catégorie que s'inscrit cette *Introduction à la narratologie: Action et narration*, avec laquelle l'auteure dresse en 200 pages une cartographie efficace et pointue de la narratologie contemporaine tout en illustrant son pouvoir explicatif pour un public d'étudiant-e-s et de chercheur-e-s qui souhaitent s'initier à ce domaine.

Le pari de l'auteure est audacieux puisqu'elle ne se contente pas de couvrir un domaine de la recherche portant sur un type de discours spécifique, à savoir le 'récit' (voir par exemple Adam, 1994 et 1999), mais qu'elle opte pour une approche interdisciplinaire en plaçant le propos de son ouvrage à l'interface entre les théories traditionnelles de narratologie (deuxième partie) et le domaine connexe des théories de l'action plus répandues dans les sciences sociales qu'en linguistique. Toutefois, l'approche fouillée de Revaz a tôt fait de convaincre le lecteur du bien-fondé de cette convergence. L'objectif annoncé est donc de comprendre la narration à la lumière des concepts développés en théorie de l'action (première partie).

Un second niveau de convergence s'articule dans la dernière partie de l'ouvrage lorsque l'auteure applique le modèle proposé à un corpus de textes qui vient illustrer son potentiel explicatif (troisième partie). La valeur didactique de ces exemples est claire et se justifie pleinement dans ce type d'ouvrage (on verra plus loin que ce n'est pas leur seul intérêt).

Sur le plan formel du reste, on notera le soin apporté au balisage du texte qui facilite la lecture et fournit au lecteur non-expert des repères utiles, tels que des résumés de chaque chapitre et des listes thématiques de références bibliographiques essentielles. Un même effort a été consenti sur le plan stylistique, et par l'utilisation de représentations schématiques et de tableaux, qui contribuent à rendre l'ouvrage clair et facile d'accès.

Après une introduction générale aux thèmes de l'ouvrage, la première partie du livre s'attache donc à définir la notion d'action en tant que matière première de la narration. Au gré d'une discussion des différents courants qui ont marqué la théorisation de l'action, Revaz montre comment la notion d'*action*

se définit en la contrastant à celle plus générale d'*événement*¹, où la première est déterminée par l'*intention* d'un agent alors que la seconde l'est par une relation de *causalité* avec un autre événement (Chapitre 1). L'auteure explore ensuite ce contraste dans les usages naïfs qu'elle trouve dans des textes fictionnels ou journalistiques, mais également dans l'opposition épistémologique entre sciences naturelles, qui cherchent à fournir une explication causale aux événements, et sciences humaines, qui cherchent à comprendre les intentions qui gouvernent les actions.

Une des qualités de cette *Introduction à la narratologie* qu'il est utile de relever est son refus de simplifier les typologies ou de forcer les traits catégoriels. Ainsi, Revaz insiste sur la nécessité de conceptualiser *événement* et *action* comme les deux pôles d'un continuum où des états intermédiaires existent (Chapitre 2). Elle observe ainsi des glissements d'une catégorie vers l'autre. Un tel glissement peut s'opérer lorsqu'un événement s'inscrit dans une séquence normalisée – un script ou un schéma – qui va permettre au lecteur d'inférer non seulement une relation de causalité, mais également une intention et donc de reconnaître l'action au-delà de l'événement (Goffman, 1974). C'est le cas lorsque le fait de demander au garçon de restaurant "Une table pour deux personnes, SVP" déclenche une interprétation où les intentions qui gouvernent la séquence d'actions sont parties intégrantes du script 'repas au restaurant' et sont donc déterminées par ce dernier. On peut ajouter aux arguments soulevés par Revaz, que ces mêmes scripts sont aussi – et par là-même – à l'origine d'une forme d'*amplification narrative* qui est à rapprocher de la forme picturale discutée à la fin du chapitre 3; en ce sens que tout point du script, s'il est identifié comme partie d'un script spécifique, projette implicitement l'entier du script, et donc les séquences actionnelle et narrative qui y sont associées.

L'auteure poursuit en arguant qu'un même glissement de l'événement vers l'action peut s'opérer au travers du conte et du mythe; lesquels provoquent la résurgence de l'action dans ce qui ne semble être qu'un événement en attribuant une intention, par exemple, à un événement naturel, comme une tempête (Chapitre 2). La démonstration est convaincante, même si à l'analyse "audacieuse" proposée pour les applaudissements qui saluent une éclipse, on pourra peut-être préférer des pistes qui ne font pas appel au mythe: ainsi on peut se demander si la propension du spectateur de l'éclipse à applaudir le spectacle n'est pas plutôt le fait d'une convention socio-culturelle à marquer un plaisir et une communion, comme lorsque un public anglo-saxon applaudit à la fin d'un film, ou lorsque des partisans applaudissent le discours télévisé de leur candidat.

¹ Les termes en italiques sont des concepts centraux utilisés et/ou définis dans l'ouvrage.

La seconde partie de l'ouvrage se penche sur les théories narratologiques et commencent par une forme d'historiographie des définitions qui explique les différentes lignes suivies dans la littérature, leurs points de contact et leurs divergences. La discussion s'articule ainsi autour de l'opposition entre des approches qui considèrent la narration comme relevant d'un certain mode d'énonciation, et celles qui y voient une catégorie de contenus (Chapitre 3). Dans ce second mouvement de l'ouvrage, la discussion de la théorie des actions est utilisée pour mettre en lumière les notions d'ordonnancement des événements dans le récit, mais également lorsque le récit lui-même est envisagé comme action.

En suivant les différents courants de la narratologie, Revaz présente les nombreux critères définitionnels qui ont été avancés: l'enchaînement temporel, la relation de causalité entre événements, les renversements ou transformations inattendues dans une séquence d'événements. Au terme de ce survol, elle insiste sur la difficulté – voire l'impossibilité – qu'il existe à identifier une condition nécessaire et suffisante pour définir la narrativité face à la diversité des usages attestés. Dès lors, une approche alternative est envisagée par laquelle l'auteure va chercher à proposer un cadre définitionnel plus souple capable d'absorber la richesse du discours narratif en langue naturelle. La nécessité de cette flexibilité définitionnelle est préalablement illustrée par un argument double.

L'auteure se penche dans un premier temps sur la forme atomique de la narration, à savoir le *récit minimal*, notamment au travers des approches structuralistes, ce qui l'amène à aborder le sujet de l'amplification narrative qui peut transformer n'importe quel événement isolé en une séquence causale d'actions déterminée par l'intention d'un agent: en d'autres termes un récit. L'exemple de l'amplification narrative picturale, où une image figée donne lieu à une interprétation narrative fait ainsi écho à la discussion des scripts du chapitre précédent (voir plus haut). En montrant que n'importe quel événement peut exprimer un potentiel narratif, possède une "virtualité d'intrigue" (87), Revaz souligne les limites d'une définition purement structurelle.

Dans un second temps, Revaz aborde la question des marques linguistiques propres à la narrativité, en d'autres termes les marques linguistiques qui déclenchent une interprétation narrative d'une séquence énonciative. Après avoir dressé un inventaire de quelques unes des propositions existantes, *Introduction à la narratologie* s'attache à relativiser le pouvoir discriminant de ces marqueurs linguistiques (pronoms personnels, temps verbaux, modalité), soit qu'ils s'appliquent à des textes non-narratifs, soit qu'ils excluent des textes jugés narratifs.

Pour sortir de cette double impasse, Revaz propose au chapitre 4 un modèle théorique, qu'elle a déjà eu l'occasion de présenter de façon plus détaillée dans Revaz (1997), qui s'éloigne d'une typologie rigide pour suggérer un

continuum de narrativité où on va des textes les moins narratifs, la *chronique*, vers une catégorie intermédiaire, la *relation*, pour finir au type le plus narratif, le *récit*. Si toutes ces catégories se nourrissent d'actions et d'événements, c'est dans l'agencement de ces derniers et les relations qui unissent ceux-ci que les degrés de narrativité se construisent. Ce continuum s'articule ainsi autour a) de la relation minimale de consécution (temporalité); b) de la relation de conséquence (causalité), que la chronique n'utilise pas; et enfin c) de la relation de mise en intrigue (nœud-dénouement), que l'on ne trouve que dans le récit.

Ce continuum de narrativité s'inscrit dans une théorisation des catégories conceptuelles dérivées de la linguistique cognitive et notamment des travaux d'Eleanor Rosch (par exemple dans Rosch et Lloyd, 1978) sur les effets de prototypicalité. En privilégiant une telle approche l'auteure est mieux à même d'affronter la diversité textuelle du discours narratif et de rendre compte des jeux linguistiques et stylistiques qui se placent résolument en marge des prototypes et au travers desquels les auteurs testent les frontières de la narrativité. Cette seconde partie se conclut donc par une illustration des trois points focaux relevés précédemment sur le continuum de narrativité.

La *chronique* exploite un degré minimal de narrativité, la consécution, qui se retrouve évidemment dans les chroniques historiques, mais également, et cela constitue un des potentiels d'ouverture et d'expansion de l'ouvrage, dans la pratique nouvelle et en constante augmentation du blog, ou plus encore dans son équivalent sur les réseaux sociaux: le "wall" de Facebook et la "timeline" de Twitter². Dans ces deux derniers exemples, c'est la matérialité-même du médium qui tend à favoriser le recours à une narrativité consécutive de chronique. En d'autres termes, les contraintes contextuelles imposées par les nouveaux médias déterminent pragmatiquement un type d'usage de la langue et, dans ce cas, remettent au goût du jour une pratique narrative qui était passée au second plan (voir Maillat, 2008 pour une discussion).

Revaz poursuit sa présentation du continuum narratif en passant par la *relation* pour laquelle en plus d'une consécution temporelle on trouve un enchaînement causal, mais où la notion d'intrigue fait défaut. Elle aboutit enfin à la forme narrative la plus élaborée, le *récit*, qui combine toutes les relations précédentes et s'appuie sur une intrigue qui s'articule autour d'un concept de tension entre un nœud et son dénouement. Après avoir fourni un historique des principaux modèles de récit, l'exposé de l'auteure utilise une variété d'exemples textuels pour illustrer son propos.

² Littéralement le "mur" et la "ligne temporelle". Les messages que l'on peut lire sur un mur facebook ou une ligne temporelle twitter sont par exemple: "[je] déguste une bière bien méritée à la Bav", "j'm'ennuie à la biol", "mal au crâne".

Un des succès de l'ouvrage réside d'ailleurs dans sa capacité à développer un modèle d'analyse théorique pour ensuite l'appliquer à des exemples récents qui non seulement illustrent l'adéquation du modèle, mais – et c'est là une gageure – réussissent également à mettre la théorie au travail, en quelque sorte, et à exploiter son potentiel explicatif pour révéler certains aspects centraux qui constituent leur essence-même. Ce travail est ainsi à rapprocher de ce que Black (2004) envisage pour la pragmatique, ou du projet de Turner (1991, 2006) dans le contexte de la linguistique cognitive.

L'ouvrage aborde ainsi le feuilleton médiatique, et plus encore le roman postmoderne (les œuvres déroutantes de Toussaint) qui sont tous deux traités en détail par le biais de deux corpus originaux d'extraits de textes journalistiques pour le premier et de textes romanesques pour le second. Ces deux analyses très fouillées viennent s'ajouter à une multitude d'exemples qui parsèment le propos de Revaz. On relèvera à ce sujet la variété extrême des genres qui vont du roman à l'article de presse, en passant par la recette de cuisine, le fait divers, la peinture médiévale et de la Renaissance, etc. Un éclectisme qui permet d'ouvrir un grand nombre de pistes d'analyse comme malheureusement trop peu d'introductions le font.

L'éclairage qui est ainsi fourni au chapitre 5 à l'œuvre romanesque postmoderne de Toussaint est tout à fait exemplaire et nous permet de comprendre au-delà du modèle présenté un projet artistique et stylistique radical qui se joue aux/des frontières de la narrativité.

Au moment de mettre sous presse, l'auteure n'avait pas accès à l'épilogue d'un des exemples de feuilleton médiatique qu'elle explore, lequel portait sur un accident de montagne ayant coûté la vie à 6 jeunes soldats suisses (Chapitre 6). En se penchant sur les articles qui sont maintenant disponibles, on constate à l'annonce de l'acquittement des guides de montagne incriminés (*Le Temps* du 21 Novembre 2009; et également *Journal de Genève* du 1 avril 2010) que lorsque la tension narrative qui définit le récit trouve son dénouement (ici l'acquittement), il existe, au-delà du modèle fini discuté par Revaz, une tendance du feuilleton médiatique à pousser la narration vers un nouveau 'nœud' d'intrigue qui permettra au récit de rebondir une nouvelle fois: c'est la ligne choisie par les deux quotidiens qui s'interrogent sur la légitimité d'une justice militaire dans de tels cas et des suites politico-légales à envisager. On retrouve ce même vertige de la narration infinie dans la série télévisée anglaise *EastEnders* qui tourne sur la BBC sans interruption, à une heure de grande écoute et à raison de 4 épisodes hebdomadaires depuis le 19 février 1985.

En nous fournissant les bons outils et leur mode d'emploi, *Introduction à la narratologie* constituera un point d'entrée de choix pour mieux comprendre cette caractéristique – cette inclination – éminemment humaine que constitue la narration.

Didier Maillat

Université de Fribourg

didier.maillat@unifr.ch

RÉFÉRENCES

- Adam, J.-M. (éd.) (1994): Le texte narratif: traité d'analyse pragmatique et textuelle (nouvelle édition entièrement revue et complétée). Paris (Nathan).
- Adam, J.-M. (1999): Le récit (6^e éd. actualisée). Paris (Presses universitaires de France).
- Black, E. (2006): Pragmatic stylistics. Edinburgh (Edinburgh University Press).
- Goffman, E. (1974): Frame analysis: an essay on the organization of experience. New York (Harper & Row).
- Maillat, D. (2008): "Broadcast Yourself!" The Future of Broadcast English in an IT Age. In: Schwyter, J., Maillat, D. and Mair, C. (eds.), Broadcast English: Past, Present and Future, special issue of *Arbeiten aus Anglistik und Amerikanistik*, 33 (2). Tübingen (Gunter Narr Verlag), 311-333.
- Revaz, F. (1997): Les textes d'action. Metz (Université de Metz).
- Rosch, E., et Lloyd, B. B. (1978): Cognition and categorization. Hillsdale, N.J. & New York (L. Erlbaum Associates).
- Turner, M. (1991): Reading minds: the study of English in the age of cognitive science. Princeton, N.J. (Princeton University Press).
- Turner, M. (2006): The artful mind: cognitive science and the riddle of human creativity. Oxford & New York (Oxford University Press).